

Armonia Lemaitre

Emprises

Roman

Première partie

Lundi 5 avril 1976

— Cet enfant est trop gâté et cajolé. Vous allez en faire une fiotte !

La sentence d'Aristide Darmanville tomba comme un couperet. Elle ne souffrait aucune contestation. Les yeux bleus du père de famille transpercèrent son interlocutrice comme deux lames acérées.

— C'est quoi une fiotte ?

— Tais-toi, Marie-Hélène et mange ta soupe ! On ne parle pas à table !

Adélaïde Darmanville pourtant osa une objection.

— Mais enfin mon ami ! Simon est encore jeune et il a besoin d'attention.

Aristide, habitué au commandement, répliqua de sa voix sèche et autoritaire.

— L'attention ne signifie pas la sensiblerie. Lorsqu'il sera un homme, il devra affronter la rudesse du monde réel. Ce n'est pas en l'entourant de gentillesse, mais en l'armant contre les aléas de la vie que vous l'aidez à bien grandir. Croyez-vous qu'avec vos bons sentiments, j'aurais pu acquérir la situation qui est la mienne, assurer confort et stabilité à notre famille, mener mes affaires avec autant de succès ?

— Mon ami, vos affaires sont aussi les miennes, ne l'oubliez pas.

— Je ne l'oublie pas. Mais, rappelez-vous toujours que, sans moi, l'entreprise de votre père aurait déjà mis la clef sous la porte.

Simon baissa les yeux devant son assiette pleine de soupe que Mariette, la cuisinière, venait de servir. Il rougit, honteux d'être, encore une fois, le centre des affrontements entre son père et sa mère. Il aurait voulu disparaître, ne plus exister. Il se réfugia dans sa rêverie comme un petit animal apeuré. La conversation de ses parents devint le bourdonnement lointain d'un orage finissant. Chaque mot du chef de famille éclatait puis s'estompait comme autant de coups

de tonnerre aux résonnances imprévues. Ce père, il ne le connaissait qu'à peine. C'était comme un océan. La surface visible dont on ne pouvait prévoir la physionomie. Parfois le calme régnait mais, le plus souvent, elle était agitée par le vent indomptable des colères paternelles. Les profondeurs, peuplées de monstres fantastiques et menaçants comme ceux de « Voyage au centre de la Terre », le livre préféré de Simon. Les douces inflexions de la voix de sa mère, quant à elles, s'apparentaient à la brise chaude de ces soirées de septembre où l'été épuise ses derniers sursauts de chaleur. Simon se blottit dans le souvenir heureux de ses jeux avec Erwan, son meilleur ami.

Une force irrésistible les avait attirés l'un vers l'autre, dès leur première rencontre. Depuis, ils ne se quittaient plus. Peut-être était-ce le handicap d'Erwan qui avait séduit Simon. Lui aussi, sans pouvoir s'expliquer ni pourquoi ni comment, se sentait différent.

Simon et Erwan s'étaient construit un monde bien à eux. Aucun adulte n'y avait accès. Seuls, eux deux, en connaissaient les clefs et les codes. Un lien mystérieux les unissait et parfois ils n'avaient pas besoin de se parler pour se comprendre. Il suffisait d'un regard, d'un sourire, d'un soupir. Le matin, leur rendez-vous était immuable. Simon se réjouissait dès le réveil. Enfin, il allait revoir son ami. Cela lui donnait du courage pour affronter une nouvelle journée. Il s'habillait rapidement après que Mariette l'ait tiré de son sommeil en ouvrant les rideaux de sa chambre.

— Allez, mon petit monsieur, il est l'heure.

Sa mère dormait tard et son père était déjà parti. Sa sœur, quant à elle, n'avait pas encore l'âge de l'école primaire et restait dans son lit jouer avec ses poupées. Simon avalait son petit-déjeuner avec empressement. Un bol de chocolat et deux tartines que Mariette lui avait préparées. Ensuite, il saisissait son cartable, dévalait les escaliers de marbre débouchant sur le hall d'entrée, franchissait le seuil, traversait le jardin de l'hôtel particulier, héritage de la famille de sa mère, le grand portail et

arrivait dans la rue. Il tournait à droite jusqu'au carrefour où l'attendait son ami.

Erwan arrivait toujours en avance, poussé dehors par ses parents qui ouvraient leur épicerie dès 7 h 30. Ils avaient mille choses à faire et ne voulaient pas s'encombrer d'un enfant malhabile.

Les deux compères ne se disaient même pas bonjour, comme s'ils ne s'étaient jamais quittés.

Simon racontait sa lecture de la veille au soir. Un chapitre de Michel Strogoff. Ce roman, il l'avait peut-être dévoré à dix ou vingt reprises. Il ne se lassait pas de retranscrire les scènes de cette aventure mythique. Erwan aimait écouter son ami. À chaque fois, l'histoire semblait différente. Simon ajoutait des détails inédits, des couleurs nouvelles, des péripéties soudaines. Il lui arrivait même de changer les personnages. Il réinterprétait le récit à sa façon. Son père prenait les traits de Michel Strogoff. Ce personnage sans peur ni reproche qui brave tous les dangers pour accomplir sa mission. Le traître ne s'appelait plus Ogareff, mais Giscard. Son père évoquait ce nom avec tant de mépris et de colère froide ! Parfois Strogoff, c'était « De Gaulle » le héros de son père. Celui-ci en parlait comme un ami et Simon sentait du respect et de l'estime dans ses expressions. Sa voix devenait plus calme, ses yeux, brillants et chaleureux. Tout son visage se transfigurait. Simon aurait bien aimé que son père le traitât ainsi, car il ne laissait entrevoir à son égard qu'indifférence et sévérité.

Erwan rendait visite à Simon, le mercredi après-midi, lorsque son père était absent, absorbé par la direction de l'entreprise. Parfois, il partait pendant un ou deux jours. Simon l'imaginait explorant des contrées lointaines, rencontrant des hommes importants et mystérieux. Son père ne parlait jamais de ses déplacements et cela accentuait, pour Simon leurs caractères énigmatiques. Quant aux parents d'Erwan,

accaparés par leur commerce, ils étaient trop heureux de se débarrasser de leur rejeton.

Erwan avait le chic pour inventer des saynètes tirées des aventures de Michel Strogoff. Leur préférée était celle de l'entrevue avec le tsar. Erwan avait soigneusement recopié le dialogue de son écriture déjà adroite. Les deux amis répétaient inlassablement cet échange célèbre se concluant par cette phase épique :

« Va donc Michel Strogoff, va pour Dieu, pour la Russie, pour mon frère et pour moi. »

Simon, flanqué de son épée de bois, adoptait l'allure d'un monarque hautain et éclairé et de sa voix, la plus grave possible, il entonnait cette phrase comme un hymne au courage et à la fidélité. Erwan, campé sur ses jambes dont l'une était plus courte que l'autre, oubliait son handicap, devenait ce héros des steppes sibériennes, acceptant sa mission périlleuse de courrier intrépide.

Ces moments de grande complicité représentaient pour les deux compères des parenthèses enchantées. Les mots leur manquaient pour définir ce qu'était leur vie dans leurs maisons respectives. Ils n'avaient pas d'élément de comparaison sur ce que pouvait bien être le bonheur. Ils sentaient bien que quelque chose ne tournait pas rond, sans pouvoir dire quoi. Ils se réfugiaient alors et avec délectation dans ces voyages extraordinaires qui leur donnaient l'illusion d'une existence hors du commun.

Simon fut tiré de sa rêverie par l'admonestation de son père

« Mange ta soupe et arrête de rêver ! »

Simon plongea sa cuillère dans le liquide verdâtre et subtilement amer. Il s'appliqua à l'achever sachant que dans le cas contraire, il le retrouverait le lendemain dans son assiette. Son père se montrait intraitable et répétait qu'un homme devait toujours mener à bien ce qu'il avait entrepris en dépit des obstacles. Simon se soumettait à cette tradition familiale

imposée par son père tout puissant. Que pouvait-il faire d'autre ?

— Monsieur, dois-je servir la suite ? demanda Mariette, profitant d'un silence.

— Oui, s'il vous plaît, répondit Aristide

Mariette avait en horreur ces conversations à propos de Simon, mais son devoir de réserve lui interdisait d'intervenir, car elle risquait son emploi. Une bonne place comme il en existait peu. Les Darmanville appréciaient son dévouement, sa discrétion, sa cuisine et ils la payaient bien. Elle effectuait son travail avec application et constance, craignant par-dessus tout d'être renvoyée et séparée de ses petits anges qu'elle avait quasiment élevés, car ils étaient sa seule consolation de n'avoir eu pas d'enfant.

Lorsque le dîner fut achevé, Simon attendit sagement que ses parents lui aient donné la permission de sortir de table. C'était la règle immuable.

— Mariette ! Vous voudrez bien coucher les enfants. Simon et Marie-Hélène ! Dites au revoir à votre père.

Mariette fit descendre Marie-Hélène de sa chaise et se dirigea vers l'extrémité de la table suivie de Simon. Aristide appliqua un baiser furtif sur le front de Marie-Hélène. Simon arrivé devant son père espéra que celui-ci fasse de même, comme chaque soir. Son père lui tendit alors la main en le fusillant de son regard.

— Vous êtes un homme maintenant ! C'en est fini de ces simagrées de bonnes femmes.

Simon baissa la tête et enfouit sa main dans celle de son père. Sur le chemin de sa chambre, son cœur se serra et des larmes lui montèrent aux yeux.

Il escalada les marches d'un pas lent et pesant. Au terme de son ascension, Simon entra dans la première pièce du long couloir.

— Brossez-vous les dents et enfiler votre pyjama pendant que je m'occupe de votre sœur.

Mariette avait tout préparé. Simon se déshabilla, disposa ses affaires sur le chevalet, mit sa tenue de nuit et se dirigea vers le lavabo. Il resta un instant devant la glace, scrutant sa figure et ses yeux rougis par le chagrin. Il avait l'impression d'avoir perdu quelque chose sans pouvoir le définir. Un père tendre et attentionné ? Une caresse de sa mère si avare de gestes maternels ? Il tira la langue à ce visage qui soudain lui parut si ridicule. Il répéta trois fois, des sanglots dans la voix.

— Espèce de fiotte, espèce de fiotte, espèce de fiotte !

Il se saisit de sa brosse, frotta avec soin, cracha le dentifrice et se rinça la bouche avec l'eau du verre. Mariette entra dans la chambre.

— Avez-vous fait votre prière ? Vous savez combien votre mère est à cheval là-dessus.

Simon s'agenouilla, récita Notre Père, se signa et se glissa dans les draps.

— Votre mère ne va pas tarder. Bonne nuit mon petit monsieur. Mariette appliqua deux baisers affectueux sur les joues de Simon.

— Ne vous inquiétez pas ! Vous savez comment est votre père. Tout cela s'arrangera avec le temps.

Mariette sortie, Simon attendit. Sa mère surgit dans la chambre et s'assit au bord du lit.

— Il ne faut pas en vouloir à ton père. C'est un homme dur, qui a beaucoup souffert, mais il t'aime beaucoup. Il ne souhaite que ton bonheur. Essaye à l'avenir de te montrer un peu plus raisonnable et tout se passera bien.

Adélaïde embrassa son fils sur le front et sortit. Simon resta de longues minutes sans bouger, prostré. Il n'avait pas envie de lire. Pas ce soir. Il ne ressentait rien. Est-ce cela devenir un homme ? Ne plus être triste ni content ? se demanda-t-il. Puis, il se dit que tout irait mieux demain. Il se raccrocha à cette idée, à l'image d'Erwan lui souriant et il caressa son petit membre comme chaque soir. Cela lui fit du bien, le rassura. Il s'allongea alors sous ses draps et s'endormit bien vite.

Mardi 6 avril 1976

Le lendemain, Erwan l'attendit au carrefour, comme chaque matin. Simon resta silencieux. Erwan ne brisa pas ce mutisme inhabituel. Il avait deviné dès qu'il l'avait vu approcher que quelque chose n'allait pas. À sa figure sombre, son regard fuyant, sa démarche hésitante. Il ne lui posa pas de question. Il savait de toute façon que Simon ne dirait rien, qu'il ne révélerait rien des causes de son malaise. Ils ne parlaient jamais de leurs soucis, de leurs chagrins. Ils ne trouvaient pas les mots pour exprimer leurs sentiments. En parler, cela aurait été comme revivre une nouvelle fois ces moments si perturbants. Ils avaient bien trop honte. Erwan connaissait aussi cette sidération provoquée par un chagrin, une humiliation, une frustration. Lorsque tout s'emmêle dans la tête. Qu'on ne sait plus très bien où on en est, perdu dans la colère, la tristesse, l'abattement.

À proximité de l'école, Simon et Erwan virent Fabien qui attendait, flanqué de ses deux acolytes. Leurs cœurs se serrèrent. Ils n'ignoraient pas qu'ils auraient à faire face à une nouvelle épreuve. Tous les enfants craignaient Fabien Cortéras. Râblé et musclé, malgré ses 12 ans, le visage, déjà grêlé d'acné juvénile, percé de deux yeux noirs qui animaient un regard plein de défi et de menaces. Ses cheveux frisés lui donnaient l'air arabe alors qu'il était d'origine espagnole. Lorsque Simon et Erwan furent arrivés à sa hauteur, Fabien leur lança une de ces phrases dont il avait le secret.

— Tiens ! Voilà la fiotte et son boiteux !

— Hou ! La fiotte et son boiteux, reprirent en chœur les deux lieutenants de Fabien.

Pour Fabien Cortéras, Simon représentait tout ce qu'il détestait : un père respecté et une mère aimante. Enfin, c'est ce qu'il croyait. Sa mère à lui avait déserté le cocon familial, six ans auparavant. Elle était partie brutalement, l'abandonnant, lui et son père. « Ta mère n'est qu'une salope, oublie-la ! » avait-il asséné à son fils en détresse.

Fabien abhorrait aussi l'amitié d'Erwan et de Simon, persuadé qu'ils faisaient des cochonneries ensemble. Des trucs de pédés. Il exécrait les homosexuels. Son père lui avait insufflé cette haine ancestrale nourrie de siècles de tradition et de patriarcat.

Erwan et Simon baissèrent la tête et s'engouffrèrent dans la cour de l'école sans répondre aux invectives de Fabien et de ses soldats. Elles les avaient transpercés comme autant de flèches !

Fiotte !

Ce mot, il n'en comprenait pas vraiment le sens, mais devinait que cela constituait une insulte infamante.

Fiotte !

Ce surnom l'avait comme marqué au fer rouge.

Fiotte !

Il porterait dorénavant la marque indélébile des souffredouleurs. Ce sobriquet se répandrait comme une traînée de poudre. Fabien alimenterait la rumeur. Les élèves s'en gargariseraient, le reprendraient à leur compte pour se faire bien voir du chef.

Fiotte !

Son père avait aussi utilisé ce qualificatif. Il s'agissait donc de la vérité. Son père ne se trompait jamais !

Fiotte !

Toute la journée, Simon essaya d'échapper à cette malédiction. De se faire tout petit. De ne pas se faire remarquer. Chaque regard était pour lui une accusation.

Fiotte !

Après la classe, il n'attendit pas Erwan. Il décida de partir seul pour échapper, cette fois-ci, au harcèlement de Fabien et de ses sbires. Mais celui-ci avait anticipé la fuite de son bouc émissaire et lui avait tendu un piège, posté avec sa garde rapprochée, dans l'embrasement d'une maison bourgeoise. Fabien avait senti que c'était le bon moment de passer à la vitesse supérieure. En maître incontesté, il régnait déjà en

inspirant la peur. Cette émotion qui soumet, divise et constitue, avec la violence, le plus sûr moyen de manipuler les esprits. L'école était son royaume et les élèves son peuple.

Adélaïde avait eu beau insister auprès de son mari pour que Simon soit inscrit à l'institut catholique Sainte-Thérèse, Aristide n'avait pas cédé. Il mettait un point d'honneur à ce que son fils fréquentât un établissement de la République. Il savait ce qu'il devait à l'enseignement public : son ascension sociale, la fréquentation des meilleures écoles et sa réussite professionnelle au sein des rouages de l'État français et du monde de l'économie. Aristide n'était pas anticlérical comme son père, instituteur et athée indécrottable, mais il avait des principes intangibles.

Ainsi, ces principes n'empêchaient pas Aristide d'accompagner Adélaïde à la messe pour les grands moments de la liturgie chrétienne. Mais, le plus souvent, il prétextait du travail ou des rendez-vous impérieux pour échapper aux offices dominicaux.

Adélaïde, en fervente croyante, participait aux activités de la paroisse et aux œuvres de charité. Elle n'était pas dupe des petits arrangements de son mari avec la foi, des hypocrisies de certains fidèles et des édiles municipaux. *Au jour du jugement dernier, Dieu reconnaîtra les siens et récompensera les Justes*, pensait-elle souvent. Elle se confessait chaque semaine et cultivait sa relation profonde, cœur à cœur, avec le Christ. Elle priait chaque jour pour ceux qu'elle aimait, les pauvres et tous les délaissés.

Fabien quant à lui haïssait « les bigots et les bigotes » comme il se plaisait à les nommer. Son père, Pedro Cortéras lui avait inculqué le rejet viscéral de toutes les religions. Il avait de bonnes raisons pour cela ! Son père et sa mère avaient fui l'avancée des troupes rebelles espagnoles et l'installation de la dictature franquiste, bénie en grande pompe par le Pape Pie XII en 1939 à Rome. Ils avaient trouvé refuge au Bois-Brûlé près de Boisseau et subsisté dans des conditions dignes d'un camp

de concentration. Vingt-huit baraques dépourvues de plafonds dans lesquels s'entassèrent 250 pauvres bougres. Pendant l'hiver 1939, le froid régnait en maître absolu, le pain gelait à vue d'œil, sans parler de l'eau. Ils manquaient de tout, de nourriture, d'hygiène, d'un confort minimum. Ils vivaient comme des bêtes, livrés à eux-mêmes. Un calvaire indigne ! Pourchassés par les loups franquistes, affamés de sang. Chassés de leur patrie sans espoir de retour, ils avaient étalé leurs paillasses sur un sol maculé d'urine gelée. Des dizaines d'adultes et d'enfants moururent de dénutrition, de diarrhées, de typhoïde ou de diphtérie. C'est dans ces conditions terribles que Pedro naquit. Sa survie fut un vrai miracle ! Il ne la dut qu'à l'intervention de la Commission internationale d'aide aux enfants qui installa enfin en 1940 des plafonds, des lavabos et des douches.

Les parents de Pedro Cortéras tirèrent de cette épreuve une rancune tenace contre les fascistes et l'État français incapable de les accueillir dans la dignité. Beaucoup de réfugiés rentrèrent au pays dès mai 1940 ou furent transférés dans d'autres communes du Loir-et-Cher. Les parents de Pedro firent partie de ceux-là. Son père fut embauché dans les ateliers de chargement de munitions de Salbris et puis à Blois.

Leur fils unique porta l'héritage paternel comme un étendard et une malédiction. Il était fier de la lutte du peuple espagnol pour la liberté, mais blessé dans sa chair par le déracinement. Il peinait à trouver sa place dans cette province blésoise. Il souffrait quand un Français regardait ses parents de travers ou les traitait de sales bougnouls, d'Espingouins. Il avait honte et serrait les dents. Plus tard à l'école, il fit souvent le coup de poing même contre plus fort que lui. Il retrouva une famille lorsqu'il s'engagea à treize ans dans la jeunesse communiste puis à sa majorité au Parti communiste. Plein de révolte, de rancœur et d'envie d'en découdre avec cette France de la « non-intervention » qui avait abandonné ses parents et la république espagnole. Il mettait sans distinction dans le même

sac : Blum, de Gaulle, Pompidou, Giscard. Tous les traîtres ou complices d'un régime capitaliste inique qu'il combattait avec rage. Ses idoles se nommaient Dolores Ibárruri, Maurice Thorez, Guy Moquet, Marcel Cachin et surtout Pierre Georges dit le colonel Fabien : auteur, le 21 août 1941, du premier attentat contre un militaire allemand. Il n'avait pas choisi le prénom de son fils au hasard. Il représentait l'archétype du héros communiste, intrépide et sans scrupule.

Fabien interpella Simon, lorsqu'il passa devant lui.

— Alors la flotte, t'as perdu ton boiteux !

Simon baissa la tête comme à son habitude et s'apprêtait à accélérer le pas lorsque Fabien s'interposa et le bloqua au milieu du trottoir.

— Où est-ce que tu crois aller, petit pédé ? Tu ne vas pas t'en tirer comme cela.

Simon essaya de contourner l'obstacle, mais Fabien le prit par le col et le plaqua sans ménagement contre le mur. Ses deux lieutenants l'entourèrent et firent écran.

— Regarde-moi dans les yeux !

Fabien obligea Simon à relever la tête et planta ses yeux noirs dans les siens

— Tu vas écouter ce que j'ai à te dire. Tu vas arrêter tes cochonneries avec le boiteux.

— Mais on fait rien de...

— Ferme ta gueule de menteur ! Tu vas faire ce que je te dis, sinon je raconte à ton père que tu joues à « touche pipi » avec le boiteux. Tu entends, petit bourgeois de merde. Maintenant, rentre chez toi et pas un mot à tes parents, sinon tu sais ce qui t'attend.

Fabien délivra Simon de son étreinte et le laissa s'enfuir à toutes jambes.

— Bien joué ! éructa Nicolas. Mais moi à ta place, je lui aurais cassé la gueule à ce malpropre.

— Si tu touches un cheveu de ce morveux, c'est à toi que je vais casser la gueule.

— Mais c'est un pédé !

— Tu ne comprends pas idiot. Ce petit con, c'est de l'or en barre. C'est le rejeton de Darmanville. Le salaud qui a licencié mon père. Allez ! Partons d'ici les abrutis, ne nous faisons pas remarquer.

